

Réponse au R. P. ISAYE

Ferdinand GONSETH
mars 1952
(14 p.)

Dialectica, vol. 6, n° 1 (mars 1952), pp. 53–66

(il s'agit du Révérend Père [Gaston ISAYE](#))

53-4 motivation métaphysique, alternative ouverte

Une bonne partie de l'argumentation du P. Isaye s'inspire du souci de combattre le relativisme sceptique. Le P. Isaye reprend à son compte la thèse selon laquelle la seule façon de faire échec au relativisme universel est d'assurer à la pensée quelques points d'appui d'une sûreté absolue, d'une validité inconditionnelle. La valeur privilégiée de la métaphysique lui revient du fait qu'elle est, parmi les disciplines humaines, celle dont la fonction est de mettre ces points d'ancrage en pleine évidence. Selon cette thèse, l'abandon de la métaphysique traditionnelle ou de toute métaphysique de caractère purement rationnel et nécessaire reviendrait à une reconnaissance de principe du scepticisme intégral.

[...]

[...] Il fallait marquer ici une différence essentielle : La méthodologie ouverte rejette le reproche de scepticisme (ou de relativisme) au sens traditionnel sans se croire obligée de se rallier à une métaphysique de caractère nécessaire. Elle estime que ce reproche tombe à faux, qu'il ne correspond plus à rien de réel. [...]

La thèse sceptique nous paraît factice et vide. Nous sommes donc sur ce point du même côté que le P. Isaye. Nous sommes cependant très sceptique quant à l'efficacité de la solution purement métaphysique : [on peut compromettre une cause par exagération comme on peut la perdre par trop de modération.](#)

55 principe révisabilité : une erreur courante

le principe de révisabilité de la philosophie ouverte ne pose-t-il pas en fait que toute affirmation est révisable ? Non ! Le principe de révisabilité n'exige, nous l'avons bien souvent répété, que le droit à la révision si les circonstances le réclament et si l'on sait comment une révision peut avoir lieu. [...] Réviser une affirmation, ce n'est pas nécessairement en prendre le contre-pied, ce n'est pas nécessairement passer de l'affirmation à la négation. [Réviser un principe, pourquoi cela ne signifierait-il pas seulement « réviser l'idée que nous nous sommes faite des conditions dans lesquelles il s'applique » ?](#)

57 eg de validité assurée ET révisable

faisons l'hypothèse de ne pas mettre le principe [de contradiction] en cause pour ce qui concerne nos jugements de sens communs, pour les affirmations et les négations qui s'appliquent aux vérités de notre vie quotidienne, pour ce qu'il nous arrive de dire dans une conversation ou dans un dialogue qui ne dépasse pas ce que nous avons déjà nommé notre horizon naturel. Mais convenons en même temps de faire les plus expresses réserves quant à aux jugements qui iiraient au-delà.

57-8 de la validité locale

Ce que la rétorsion fait voir[dans le dialogue imaginé par le P. Isaye], c'est que l'objectant ne peut avoir la prétention de s'engager dans le dialogue pour y avoir raison sans présupposer la validité du principe de contradiction *pour ce qui concerne ce dialogue lui-même.*

Dans les hypothèses dont il vient d'être question, l'objectant est allé bien au-delà des concessions minimales auxquelles, en toute rigueur, la rétorsion l'obligeait. Il a livré, d'un coup, tout le domaine du sens commun auquel le dialogue fictif ou réel, mais tel qu'il figure dans nos raisonnements, appartient certainement. D'un bond le P. Isaye passe à la validité inconditionnelle, à la validité universelle du principe contesté. Sommes-nous contraints, logiquement contraints, de le faire avec lui ? Dans les hypothèses que nous avons faites, rien ne nous oblige.

59 révision-extension de validité

Il est extrêmement peu probable que le principe de causalité tel qu'il s'offre et se vérifie à l'échelle macroscopique (c'est-à-dire à l'échelle du sens commun) puisse se retrouver tel quel à l'échelle atomique. Nous avons ici précisément l'exemple d'une validité de sens commun, dont il n'est plus permis d'admettre [sans autre](#) qu'elle se prolonge nécessairement en une validité universelle. (Ce sont là des choses qui ont déjà été dites bien

des fois : il y a un véritable hiatus entre la connaissance de sens commun et la connaissance évoluée de la physique moderne. Ce hiatus ne concerne pas seulement le principe de causalité, c'est l'ensemble de toutes nos connaissances naturelles qui passe au rang de connaissances superficielles et sommairement justes.) Faut-il conclure de ce fait que le principe de causalité a perdu toute validité ? Que ce principe est tout simplement faux, et faut-il exiger qu'on l'abandonne en tant que principe, dont nous ne saurions comment nous passer ? Personne ne voudra se sentir acculé en une pareille extrémité. Mais comment la situation peut-être être dénouée ?

Pour ce qui concerne l'organisation de notre connaissance, la difficulté peut être surmontée de façon, somme toute, assez naturelle.

Le calcul des probabilités permet de concevoir comment, d'un fond d'événements atomiques assez nombreux, une « réalité statistique » peut être dégagée, qui obéira à la loi de causalité avec une quasi-certitude. Ce n'est pas ici le côté physique de cette façon de faire qui nous intéresse, c'est le côté gnoséologique : la physique nous fournit l'exemple d'une organisation efficace de notre connaissance dans laquelle la validité de sens commun est tout à fait compatible avec une non-validité universelle, dans laquelle la première s'explique même à partir de la seconde. Elle illustre ainsi par le fait la possibilité de concevoir un principe de causalité **conditionné** et cependant capable de se substituer avec une efficacité (en pratique) entière au principe **inconditionnel** dans toute l'étendue de nos contacts avec le réel, dont (selon la doctrine de l'abstraction qui est aussi celle du P. Isaye) ce dernier principe devrait être abstrait.

[...]

(Remarquons-le en passant : la substitution du principe **conditionné** au principe **inconditionnel** équivaut à une **révision** de ce dernier, à une révision qui sauvegarde la validité réelle, c'est-à-dire la validité de sens commun du principe. La révision ne met pas cette validité en cause dans son domaine réel d'efficacité. Elle la confirme, elle la sauvegarde. Elle l'**assure** dans sa fonction de moyen indispensable, **inaliénable** de notre activité mentale.)

62-3 de la « volonté d'obéissance »

Les mathématiques peuvent être considérées comme un **champ d'épreuve** des principes de la logique traditionnelle. À première vue, ces principes en sortent pleinement confirmés. [...]

On ne s'étonne plus que les mathématiques respectent et confirment les principes fondamentaux du raisonnement lorsqu'on a compris que la mathématique (classique) se caractérise par ce qu'on pourrait appeler la « volonté d'obéissance » à ces principes. Une activité ne mettra pas en cause les principes directeurs qu'elle s'est données, qu'elle a pris pour règles de respecter, tant qu'elle n'y sera pas contrainte par quelque circonstance imprévue.

Il ne suffit pas, en effet, d'avoir la volonté d'observer un ensemble de règles de conduite (ou de pensée) pour être toujours sûr de ne rencontrer aucun obstacle. Il peut arriver que, dans certaines circonstances, les règles à suivre développent des exigences incompatibles entre elles. Les mathématiques ne se sont-elles jamais trouvées dans cette situation ? On peut trouver bien des instants dans son histoire où une menace de ce genre sembla peser sur elle. Par des distinctions appropriées et par des retouches apportées à ses conceptions et à ses définitions, elle a chaque fois pu la conjurer et rétablir les conditions d'un bon fonctionnement sans compromettre les règles dominantes. **Aujourd'hui même, un point névralgique subsiste** : les antinomies de la théorie des ensembles, pour ne pas parler des antinomies de la logique. **Il nous rappelle que les mathématiques ne satisfont pas aux règles classiques de la déduction dans une genèse automatique, mais que les structures mathématiques sont (au moins autant partiellement) engendrées par une création capable de se retoucher elle-même pour rester fidèle à ses règles dominantes.**

Que pourrait bien être, dans cette perspective, l'événement-choc comparable à ce que fut, pour la causalité, la découverte des relations d'indétermination ? Ce pourrait être **l'invention-découverte d'une mathématique, d'une dialectique de la liberté de concevoir et de juger selon certaines règles aperçues comme nécessaires, qui n'aurait pas exactement le même rythme que la dialectique mathématique classique.** C'est précisément là ce que font les mathématiques intuitionnistes par leur refus de reconnaître la validité inconditionnelle du principe du tiers exclu.

64 logique primitive

Le P. Isaye a parfaitement raison de faire observer que, **par certains côtés, tout retombe sous la juridiction de la logique ordinaire.**

62 de l'inaliénable (VS irréformable)

Faut-il [...] renier le « privilège de la métaphysique » ? Tout peut être concilié par l'introduction d'une notion qui adoucit la notion trop aigüe de l'irréformable, et qui reprend à son compte tout ce qui doit être sauvé pour que le privilège subsiste, la notion de **l'inaliénable**.

Deux fois, dans ce qui précède, cette notion s'est réalisée sous nos yeux :

a) Nous avons contesté la validité du principe de causalité dans l'horizon atomique ; nous l'avons reconnu dans l'horizon naturel. Mais **l'horizon atomique ne peut être observé que par l'intermédiaire de l'horizon naturel : celui-ci est inaliénable**. Il en est de même du principe de causalité qui s'y fonde et y règne.

b) Nous avons contesté la validité inconditionnelle du principe du tiers exclu dans les mathématiques intuitionnistes. Ce principe reste cependant valable dans les mathématiques classiques et tout spécialement dans l'arithmétique élémentaire, sans compter tous les jugements de sens commun liés à l'exercice du langage, à la distinction des signes, à l'énumération des cas, etc. En d'autres termes, **les mathématiques intuitionnistes ne peuvent être rejointes qu'à travers et par l'intermédiaire de notre horizon naturel : celui-ci est inaliénable**.

Insistons bien sur le sens dans lequel les faits s'établissent pour nous. Ayant fait la constatation que notre horizon naturel (le domaine du sens commun) reste inaliénablement nécessaire pour que puissent être atteints les niveaux ultérieurs, celui de la physique atomique dans notre premier exemple, et celui des mathématiques intuitionnistes dans le second, nous n'en tirons pas la conclusion que ces derniers niveaux restent placés sous une juridiction identique à celle du sens commun. Cette conclusion ne peut pas être légitime puisqu'elle est contraire à la réalité des faits. Aucun témoignage ne peut être élevé ici contre celui de la recherche scientifique, aucun témoignage plus éprouvé et répondant à de plus strictes exigences. **Si malaisée que la chose puisse être tout d'abord à concevoir, c'est la révision des deux principes** dont il vient d'être question **que la constitution des niveaux ultérieures rend inévitable, qui dégage le caractère inaliénable des jugements de sens commun**.

La notion de l'inaliénable n'est pas une notion inventée pour pouvoir introduire arbitrairement un hiatus entre la juridiction du sens commun et celles qu'on se proposerait d'instituer aux niveaux ultérieurs, c'est au contraire une notion qui ne fait que tenir compte des différences existant réellement. Nous disions qu'il est assez malaisé de concevoir que **les principes qui dominent les jugements de sens commun sont inaliénables sans être fatalement irréformables**. Il faut, pour le comprendre, remonter une pente sur laquelle notre esprit s'engage très naturellement. Les deux exemples qui viennent d'être cités peuvent servir ici de modèles, c'est d'eux que nous pouvons apprendre comme l'inaliénable et l'irréformable peuvent être distingués et **institué**s dans la spécificité qui leur est propre.